

KENNETH WHITE

**ENTRE DEUX
MONDES**

AUTOBIOGRAPHIE

TRADUCTION DE BRICE MATTHIEUSSENT



LE MOT ET LE RESTE

KENNETH WHITE

ENTRE DEUX MONDES

AUTOBIOGRAPHIE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE)

PAR BRICE MATTHIEUSSENT

LE MOT ET LE RESTE

2021

« Bon, tu le sais, n'est-ce pas, kennet, tout récit a son récif. »

James Joyce, *Finnegans Wake*

« Toute cette fricassée que je barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie. »

Michel de Montaigne, *Essais*

« Plénitude est ceci, plénitude est cela. Quand de la plénitude tu retires la plénitude, ce qui reste est plénitude. »

Brihadaranyaka Upanishad

*Pour Marie-Claude
qui a partagé tout cela.*

PROLOGUE

« L'autobiographie est irrésistible », écrit Oscar Wilde dans *Le Critique comme artiste*.

Certains ont jugé l'entreprise impossible, sauf à se cantonner aux anecdotes personnelles, aux souvenirs de famille ou aux mémoires politico-militaires. Il se passe parfois tant de choses au cours d'une vie, chacune ayant à la fois des origines cachées et des horizons obscurs, que toute tentative pour en tirer la moindre unité, même complexe, même incluant maints sujets, est une tâche désespérée, une entreprise vouée à l'échec.

Il existe néanmoins des exemples intéressants, extrêmement intéressants. Me viennent aussitôt à l'esprit les *Confessions* de Rousseau, *Ecce Homo* de Nietzsche, *Poésie et Vérité* de Goethe ou *Rêve et Réalité* de Berdiaev.

Comment parvenir à la meilleure configuration possible ? Les classiques de l'Antiquité se contentaient de dire *liber de propria vita* (un livre sur sa propre vie). Puis, au dix-septième siècle, à Venise, un certain Codoli forgea un concept plus précis, *periantographia*, signifiant « écrire sur soi et ses études ». Le mot autobiographie fut seulement intégré dans la langue anglaise au début du dix-neuvième siècle. Pas avant 1842, il fit son entrée dans le dictionnaire des mots d'usage courant de l'Académie française.

Je poursuivis ma recherche de conceptions originales. L'embryon élémentaire, dit Aristote, fouille partout à la recherche de lui-même, de sa nature, de sa forme définitive.

Longtemps avant d'atteindre cette forme finale (si elle constitue bien la finalité du processus), il y a une chose que Platon appelle « le réceptacle », dont le but consiste à imposer une sorte d'unité aux événements. Évoquant cette entité dans *Aventures d'idées*, Whitehead dit qu'il s'agit d'une « matrice pour toutes les transitions de la vie », « un *locus* qui persiste et fournit un emplacement à toutes les occasions d'expérience ». Tout en constituant une sorte d'identité, il se trouve « changé et diversement figuré par les choses qui y pénètrent ». T. S. Eliot imagina une biographie écrite dans la perspective de l'histoire universelle. Coleridge s'intéressa à sa propre nature en tant que problème et consacra *Biographia Literaria* à sa solution. Pour Pessoa, nous menons tous deux vies : « la vraie, qui est celle dont nous rêvions dans notre enfance et qu'adultes nous continuons de rêver, sur fond de brouillard ; et la fausse, celle que nous vivons dans la communication sociale. » Et pour Jung, « tout créateur est une dualité ou une synthèse de pulsions contradictoires. D'un côté, c'est un être humain doté d'une vie personnelle, mais de l'autre c'est un processus créatif impersonnel ».

Dans les pages qui suivent, on trouvera sûrement des éléments propres à illustrer chacune de ces approches.

J'ai depuis longtemps l'idée de ce livre en tête.

J'ai commencé un brouillon des premiers chapitres dans les Pyrénées, après ma rupture avec la Grande-Bretagne à la fin des années soixante, un texte peut-être né du besoin de savoir exactement ce que j'emportais avec moi. L'urgence d'autres travaux m'a obligé à le mettre de côté. Mais il a toujours rôdé en coulisse, grossissant à mesure que les souvenirs me venaient.

Je me suis remis à l'ouvrage lorsque je me suis installé en Bretagne en 1983, convaincu qu'en un sens au moins j'avais bouclé la boucle. Mais même alors, je ne l'ai pas achevé, me disant qu'aucune presse ne me poussait et que peut-être son heure n'était pas encore venue.

J'ai enfin terminé le manuscrit selon un rythme régulier durant l'automne et l'hiver 2016, avant de réviser le tout en 2017.

J'ai hésité un moment sur le titre. Ayant en mémoire le vers de Whitman, « Toujours la libre étendue et la diversité », j'ai d'abord pensé à « En toute liberté » ou « Sans entraves ». Puis, revenant au vieux mot écossais que j'ai toujours aimé, *stravaig*, « errer sans but », je me suis arrêté un temps à *Stravaiger and Strategian* (Errant et stratège), reliant ainsi les deux notions de mouvement libre et d'action sociale. Je suis ensuite arrivé à *Entre deux mondes*, qui a plusieurs sens : entre le passé et l'avenir, entre le matériel et l'intellectuel, l'existentiel et le conceptuel, le contemplatif et l'expressif. J'hésitais toujours lorsque, feuilletant un soir les pages d'une anthologie de la poésie anglaise, j'ai lu ceci, de Byron :

Entre deux mondes la vie plane telle une étoile
Allant du soir au matin, au bord de l'horizon
Comme nous savons peu ce que nous sommes Encore
moins ce que nous pourrions être!

Cela me sembla régler l'affaire.

Mais s'il est vrai que dans toute vie beaucoup de choses se passent dans un « entre-deux », je tenais aussi à indiquer un espace au-delà, en dehors, de ce contexte intermédiaire. J'ai donc continué de réfléchir au contenu et à la méthode.

Durant certaines périodes de l'histoire, une idée générale s'impose de ce qui est l'humanité, de ce que signifie être « humain ». Ces discours conceptuels, idéologiques, existent toujours, bien que sous des formes dégradées. Des romans s'écrivent à partir d'eux. Mais qui aujourd'hui peut écouter pareils discours ? Qui lit une telle littérature ? Certainement pas moi. À vrai dire, je n'ai aucune foi dans le monde historique, aucune foi non plus en « un autre monde », divin ou utopique.

Nietzsche, très présent dès les premiers stades de ce projet, parla d'un *scepticisme expérimental*. De la vie comme expérience. Sans principe, sans modèle, sans but fixé à l'avance. Si mêlé que j'ai pu être à des questions, des épreuves et des obstacles, ce qui est sûr c'est que j'ai toujours été dans l'en-dehors, parfois clandestinement, parfois prêt à marquer et à défendre mon propre espace de manière ouverte et décisive – un espace défini, je l'espère, par une réalité substantielle, une énergie existentielle, l'acuité intellectuelle et la densité poétique.

K. W.
Côte nord de la Bretagne,
Janvier 2021.

|

ORIGINES

Tout a commencé pour moi à Glasgow, dans le quartier mal famé des Gorbals, dans Florence Street.

Le centre historique de Glasgow était le Tron, d'où rayonnaient cinq artères: High Street, London Road, Argyle St, Gallowgate et Saltmarket.

Jusqu'à une date récente, d'anciens commerces oubliés du restant de la ville perduraient dans ce vieux quartier de Glasgow; on respirait là un air plus corsé, savoureux et puissamment aromatique que dans la partie moderne de la ville. Là, les vitrines et les étals débordaient de bulots, de moules et de coques. Là, les grainetiers proposaient d'énormes sacs dont l'ouverture libidineuse montrait du maïs en grains ou concassé, de l'avoine ou du blé écossais, des haricots de Rangoon, et parfois, au beau milieu de la vitrine, un grand bol de sel d'un blanc stupéfiant, en guise de symbole. Là se trouvait le restaurant *The White Tower*, qu'étudiant je fréquentais, m'y réfugiant après mes pérégrinations autour de Trongate pour y manger un morceau tout en lisant le dernier livre que je venais d'acheter d'occasion. Là était Barrowland, les puces, qui se poursuivait au-delà de Bridgegate par une succession de marchés populaires (Paddy's Market, The Bonanza, etc.), jusqu'aux eaux boueuses du fleuve. Là se trouvait une ruelle appelée la Spoutmouth (le Dégorgeoir, « *Spootmooth* » en langue vernaculaire), là se trouvait la rue

(près de l'endroit où Kentigern, ensuite appelé Mungo, le saint patron de Glasgow, lavait jadis ses nippes) nommée *The Little Dovehill* (ou plutôt *The Wee Doohill*, la petite colline de la colombe)... Recoins sombres et salés, lieux aux noms grotesques, intrigants. Le cœur de la ville.

Il suffisait de suivre Saltmarket au-delà du pont de Stockwell Brig pour atteindre les Gorbals. On pouvait aussi emprunter d'autres ponts, comme le Pont Suspendu ou le pont de la Jamaïque, mais j'associais plus volontiers les Gorbals à Stockwell, peut-être parce qu'il aboutissait plus ou moins directement à Crown Street (prononcé « Croon Street »), où la famille de mon père habitait, peut-être aussi parce que, ainsi que je l'ai plus tard appris, en me plongeant dans les archives municipales, ce fut le site du plus ancien gué sur le fleuve.

Beaucoup de mauvaise littérature, sentimentale ou mélodramatique, a été écrite sur les Gorbals, sans doute les pires taudis de toute l'Europe à une certaine époque, où des gens aux origines variées s'entassaient pour la plus grande gloire de la révolution industrielle. Je me bornerai à reprendre ce qu'en disait mon père, en y ajoutant quelques éléments de ma propre expérience.

Je ne crois pas que beaucoup d'habitants des Gorbals utilisaient ce terme, « Gorbals ». Ils parlaient plutôt du

« Sooth Side » :

« Où tu crèches ?

– Oh, on est au Sooth Side. »

Ce « Sooth Side » signifiait au sud du fleuve, au sud de la Clyde.

Ce qui dominait les quartiers sud, c'était l'usine à gaz nommée Dixon's Blazes, qui vomissait flammes et fumée,

colorant d'un rouge sanglant le ciel nocturne. « C'était un endroit affreux, t'sais », ai-je entendu mon père déclarer. De temps à autre, il y avait une explosion, de gaz ou d'autre chose, et le journal du soir publiait en dernière page un entre-filet en tout petits caractères : Trois Polonais tués. Il y avait aussi beaucoup de vapeurs toxiques. « Impossible d'avoir un canari chez soi. » On menaçait ainsi les gamins : « Si tu te tiens pas comme il faut, on va t'envoyer dans la fournaise de Dixon ! » Mon grand-père y trima un moment. Tout comme Tommie, le frère aîné de mon père.

La famille White, le père, la mère, trois filles et deux fils, habitait au 439 Crown Street, et ils y ont vécu assez longtemps. Le père et la mère devaient y mourir, ainsi que l'une des filles, Greta, qui était épileptique.

Bien que je sache parfaitement que les endroits où l'on peut aller comptent davantage que ceux d'où l'on vient, bien que les affinités électives m'intéressent davantage que les liens familiaux, dans le contexte de ce livre un peu de généalogie n'est peut-être pas de trop. Mais que le lecteur qui n'apprécie guère la littérature du genre « Isaac engendra Nechabod, puis Nechabod engendra Multibod » se rassure, ce sera très succinct.

Avec son nom typique des Highlands, Cameron (nez tordu en gaélique), ma mère disait volontiers que les White n'étaient rien d'autre que des voyous de Glesca dont les chaussures n'avaient jamais arpenté autre chose qu'un pavé glaireux. En fait, j'ai vérifié les registres de l'état civil, mon père est né le 7 novembre 1907, à 22 h 30, à Shotts (Station Road), fils de John Hume Dewar White et de Helen Beaton Mackenzie, mariés à la cathédrale St Giles, Édimbourg, en 1905. Le lien avec Édimbourg resta très fort et la passion de mon grand-

père pour la cornemuse signifie, peut-être, qu'il se sentait aussi intimement lié aux Highlands. Il lui arrivait même de déclarer parfois qu'il appartenait au clan des MacGregor, chose parfaitement possible. Les MacGregor constituaient avant tout une bande de sauvages, puis un gang d'âmes perdues. Walter Scott, dans un de ses romans, les surnomme « les Enfants de la Brume ». Eux-mêmes prétendaient descendre d'un des premiers rois d'Écosse, Kenneth Alpin, d'où leur devise: « *S rioghal mo dhream* » (royale est ma race). Royaux, ils l'étaient peut-être, mais tout le monde voulait leur peau. On promulgua des lois expressément dirigées contre eux, leur interdisant de se réunir en nombre et de porter une arme. On offrit une prime pour leur capture, leurs épouses furent marquées au fer, leurs enfants emprisonnés, leurs terres saisies et leurs maisons brûlées. On leur interdit même de porter leur nom. Voilà pourquoi ils furent nombreux à en prendre un autre. Imaginez un MacGregor ayant pour patronyme Coinneach Ban MacGregor (soit Kenneth le Blanc, du clan Gregor) et désireux de vivre un moment incognito. Eh bien, il lui suffisait de se faire connaître sous le nom de Kenneth White. C'était une technique de survie. Et pour survivre, ils survécurent. Comme dit la chanson, « Les MacGregor, malgré eux, fleuriront à jamais ». Même si ces « hommes brisés » étaient sans terre, les territoires qu'ils fréquentaient étaient les Trossachs et Loch Lomondside, Balquhiddy et Rannoch Moor, Glendochart, Glen Lyon, Glen Strae et Glen Orchy. La plante figurant sur leur blason était le pin et leur devise « *Ard choille* » (la haute forêt). Depuis Rob Roy MacGregor (Robert le Rouge du clan Gregor) jusqu'à John Dewar White, il y avait un long et triste chemin, mais aussi, peut-être, une mémoire têtue.



Grand-père White (assis),
en France lors de la première guerre mondiale,
à ses côtés un compagnon d'armes canadien.

Il était sans doute difficile de dire « Royale est ma race » quand on vivait dans deux pièces lugubres des Gorbals, un quartier qui avait oublié depuis longtemps qu'il avait été un lieu-dit campagnard appelé Gort à Bhaile, au lieu de vagabonder fièrement sur les landes de Balquhiddy; toutefois, on pouvait toujours jouer de la cornemuse et, avec un verre ou deux dans le nez (toujours une solution temporaire), se remémorer le passé, mais sans jamais en dire grand-chose, car si à une certaine époque ç'avait été dangereux, c'était désormais ridicule.

Ainsi, les origines réelles de John Hume Dewar White demeurent sujettes à conjecture. Tout ce que je sais, l'ayant entendu de mon père, c'est que la famille White vécut un moment dans Melville Street, à Motherwell, et que mon grand-père avait une nounou, ce qui semblerait indiquer que cette famille possédait quelque argent. Ensuite, vers l'âge de dix-huit ans, Jock White gagna sa vie comme joueur de cornemuse et danseur dans un théâtre itinérant qui sillonnait toute l'Écosse en allant d'un endroit au suivant. Ce fut à Inverness qu'il rencontra sa femme, Ellen Mackenzie. C'était la fille d'un marchand de cette ville, spécialisé dans les thés d'Inde et de Chine, un homme qui ne s'installait jamais à table pour manger, avant d'avoir récité une prière en gaélique. J'ignore comment cette famille honorable et paisible accueillit ce personnage haut en couleur, mais ce ne fut sûrement pas sans inquiétude. En tout cas, ils se marièrent, Ellen et Jock, puis s'installèrent à Glasgow. Dans cette grande ville, Jock travailla en usine, mais sans jamais laisser de côté la cornemuse. De temps à autre, ses voisins des Gorbals l'entendaient jouer avec enthousiasme *The Barren Rocks of Aden* (Les roches stériles d'Aden) ou *Too Long in*

This Condition (Marre de vivre dans ces conditions). J'ai aussi entendu mon père dire qu'il essaya de composer des morceaux originaux, mais n'en étant jamais satisfait il déchirait les partitions avant de les jeter au feu. Pour arrondir ses maigres fins de mois, il se mit à donner des cours de cornemuse. Mais l'enseignement ne lui convenait absolument pas : à ses élèves peu doués, qui venaient de massacrer un morceau sur la chanterelle, il disait de décamper et de se mettre au saxophone.

Dès qu'une occasion se présentait de voyager, aux frais de l'Empire, il sautait dessus. En 1900, il était en Afrique du Sud pour se battre contre les Boers et jouer de la cornemuse. En 1914, il fila en France comme une flèche, où il pataugea dans la boue, avec un kilt plein de poux, mais jouant toujours de la cornemuse – et puis prenant un peu d'argent aux poilus français grâce à un jeu de dés « crown and anchors » auquel il était imbattable. N'importe quelle activité convenait à Jock White, pourvu qu'elle lui permît d'échapper, même pour peu de temps, à cette corvée monotone consistant à gagner sa vie. De temps à autre, Jock faisait endosser à ses deux fils, William et Thomas, la tenue de cérémonie des Highlands, depuis le bonnet à plumes jusqu'au plaid en passant par le *skian dhu* (le couteau noir) et les richelieus vernis à boucle. En compagnie de ses fils ainsi accoutrés, il se pavanait dans les rues de Glasgow et organisait de formidables excursions à Édimbourg, où il avait des parents au Grassmarket. Bouillonnait en lui un besoin de couleur, de mouvement et de musique, que son environnement parvenait rarement à satisfaire. Mais il avait la langue bien pendue et connaissait toutes les ficelles, et voilà pourquoi il devint un formidable gérant de pub, dont les services furent hautement appréciés dans

plusieurs établissements d'excellente réputation du South Side. À un certain moment il travailla au Saltmarket. Mon père venait souvent y boire un verre avant d'aller danser. Il tendait un billet de dix shillings en disant: « Le paternel me rendrait la monnaie sur une livre. » John rétablissait ensuite l'équilibre comptable et s'assurait que la caisse tombait juste, la méthode la plus simple consistant à prendre les pourboires donnés par ses clients afin de boire un verre avec eux, puis à se servir de sa « propre bouteille », un liquide ne coûtant rien du tout: du thé froid, à la couleur exquise. « Ni vu ni connu », comme on dit, et tout le monde était content.

Selon ma jeune expérience, le grand-père White était un vieux bonhomme aigri, paralysé du côté droit, allongé dans son lit, entouré d'une faible odeur de whisky et de tas de bulletins de paris sur les matchs de football. Nous venions lui rendre visite depuis Fairlie, le village situé plus au sud sur la côte ouest, où nous vivions après avoir quitté la ville. Nous arrivions en tram depuis la gare St Enoch et descendions là à Dixon's Blazes, l'usine diffusant comme d'habitude sa lueur apocalyptique dans le ciel. La cuisine, où le vieillard était allongé dans son lit, avait un robinet en cuivre évoquant le cou d'un cygne, et il y avait toujours à côté un gros morceau de savon rouge au phénol, telle une protestation contre la saleté de Glasgow. Un feu brûlait dans l'âtre, la plaque de métal noir si bien polie qu'on se voyait dedans, et un vieil obus gravé datant de la guerre de 14 et ayant violemment explosé à Passchendaele abritait les pincettes et le tisonnier. Mamie White, avec ses cheveux de neige et ses boucles d'oreilles en verre tintinnabulant, très douce et délicate, mettait le couvert et nous avions droit à un repas. Lorsque nous étions prêts à repartir et à prendre le train,

elle me donnait alors un paquet de sandwiches et de biscuits emballés dans un papier de couleur. « Une petite bricole pour la route », disait-elle.

J'en viens maintenant aux premières années de mon père. Quand, à quatorze ans, il annonça à son professeur d'anglais du lycée de Hutchie (Hutchesons Grammar School, Glasgow) qu'il arrêterait ses études pour travailler, celui-ci répondit : « White, vous êtes un sacré imbécile. » Ce gentleman qui ne mâchait pas ses mots croyait manifestement à la doctrine du libre arbitre. Tandis que mon père commençait à voir les choses sous un angle entièrement différent. La famille était dans le pétrin et elle avait de toute urgence besoin de revenus supplémentaires. Les deux garçons, Tommie et Willie, aussi brillants l'un que l'autre, furent donc retirés de l'école et directement transférés sur le marché du travail. Lorsque mon père interrompit ses études, il fut employé dans un bureau de recouvrement de créances. Son boulot consistait à collecter les loyers impayés, parfois depuis longtemps, car le chômage était la règle, et l'argent rare. Il explorait des cages d'escalier obscures, un sac plein de billets à la main, mais il ne se fit jamais agresser. « Tiens, v'là le p'tit huissier », disaient les hommes qui traînaient près de leurs voisins silencieux. Ce boulot avait ce qu'on appelle « un avenir » (le gamin qui prit sa place finit associé de l'entreprise), mais mon père jeta l'éponge, pour cette simple raison qu'il n'aimait pas « harceler les pauvres ». Quand il plaqua son boulot de recouvrement de créances, il se tourna vers les chemins de fer, la L.M.S., la compagnie London, Midland, Scottish, et devint apprenti aiguilleur à Larkfield Junction.

À propos de ses débuts dans les chemins de fer, mon père m'écrivit dans une lettre :

« Je me souviens de m'être présenté aux bureaux de la compagnie dans Eglinton Street avant de commencer ma journée. Quand je suis entré avec mon veston croisé aux boutons de cuivre et ma casquette d'aiguilleur, on m'a regardé de travers. Pas étonnant, c'était le matin de la grève nationale de 1926. Je suis rentré à la maison et j'ai enlevé mon uniforme. À ce moment-là, le secrétaire de la NUR¹ à Glasgow Central était Tommy Gibbon, un contrôleur des billets, et en temps voulu on nous a envoyés, un camarade et moi, à un piquet de grève sur Pollockshaws Road, juste à côté de la boulangerie Reid, et je dois dire que les employés nous ont offert d'excellentes tartes aux fruits secs.

L'époque était dure, mais il y avait de bons moments. »

Comme de nombreux habitants de Glasgow, mon père adorait danser. Voici comment il me décrit ces années-là dans une autre lettre :

« À Glasgow en 1932, j'avais vingt-cinq ans et le chômage faisait des ravages. J'étais le seul à travailler parmi mes huit copains que je retrouvais toujours au même carrefour. Je dansais la valse moderne, le slow foxtrot, le quickstep, le tango, le charleston, le black bottom. Tu étais ringard si tu te contentais de danses vieux jeu comme la valeta, la valse St Bernard ou le two step militaire. Ta mère aimait

1. NUR: National Union of Railwaymen, syndicat britannique des cheminots, fondé en 1913. [NdT]

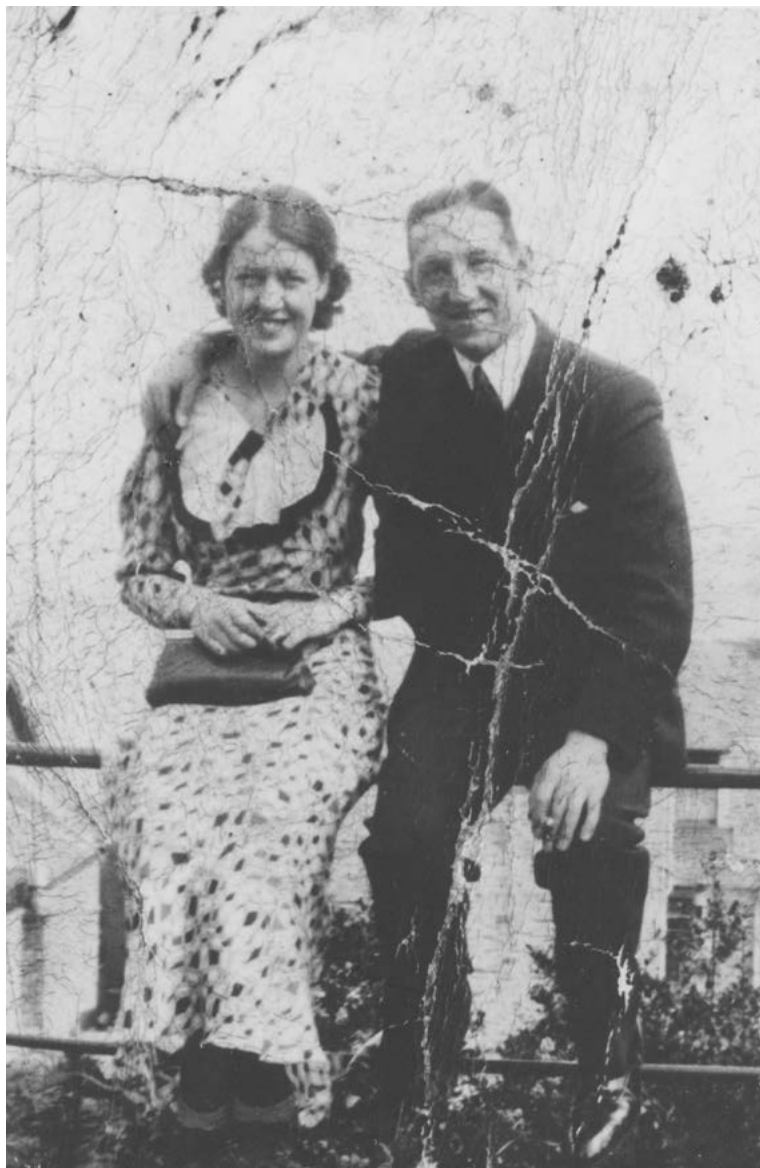
me voir danser le tango, même si elle-même ne dansait pas beaucoup. J’imitais l’acteur américain George Raft et m’imaginai dans sa peau. Les dancings étaient le Locarno, le Plaza d’Eglinton Toll, le Playhouse et le Ritz sur Berkeley St. Jimmy Stark, mon copain d’enfance, y dansait en tant que partenaire professionnel : frac chic et chaussures en cuir. Barrowland était une grande salle de danse, située dans Kent Street. Le Tower Palais était un endroit un peu plus remuant, mais où l’on dansait agréablement. Mon dancing préféré était néanmoins le Dennistoun Palais, et durant de nombreuses années dès que j’eus dix-huit ans, j’y allais deux ou trois fois par semaine et toujours très tard le vendredi – jusqu’à une heure et demie du matin. Une jeunesse perdue ? En tout cas, je me suis bien amusé. »

Il y avait aussi une certaine fierté locale. Des célébrités nationales, voire internationales, vivaient à Glasgow. Ainsi, Elky Clark, le boxeur poids plume, habitait près de chez nous, et mon père sortit un moment avec une fille qui logeait dans le même immeuble qu’Elky, riveteur de son métier, qui avait raccroché les gants après son combat contre Fidel Labarba au Madison Square Garden de New York. On l’entendait souvent jouer de l’accordéon. Autre figure bien connue, boxeur poids léger mais buveur notoire, Benny Lynch, dont le père était porteur à Central Station. Un soir, mon père encaissait l’argent dans un dancing local, bien après que ce boxeur eut perdu gloire et fortune, quand Benny arriva : « Laisse-moi entrer, fiston, dit-il. J’m’appelle Benny Lynch. »

À dix-sept ans, mon père rencontra la jeune fille qui allait devenir ma mère. Ses copains et lui, ainsi que d'autres jeunes, arpentaient Vicky (Victoria) Road pour draguer des filles. Là, il rencontra Janet Cameron, dix-sept ans elle aussi, qu'il raccompagna chez elle jusqu'à Pollokshaws. Ils sortirent ensemble durant environ un an, puis se fâchèrent et se séparèrent. Huit ans plus tard, alors que mon père occupait le poste d'aiguilleur à Kennishead, ils se retrouvèrent. Mon père rentra chez lui en fin de journée quand il entendit une voix lui lancer doucement: « Hello, Willie ». C'était Jennie, la fille de Vicky Road. Ils se marièrent dix-huit mois plus tard.

Ma mère est née le 14 décembre 1907, à sept heures du matin, à Pollokshaws, fille d'Archibald Lamont Cameron et de Mary Cameron (née Mary McNee).

Je l'ai dit, Cameron est un nom célèbre dans l'histoire de l'Écosse. Les Cameron étaient présents à Harlaw en 1411, sous les ordres de Donald Dubh (Donald le Noir), dans l'armée du Seigneur des Îles. Lorsque Cromwell essaya de soumettre l'Écosse au puritanisme, il n'eut pas d'ennemi plus farouche qu'Ewen de Lochiel. Les Cameron se battirent à Killiecrankie en 1689, ils participèrent au soulèvement de 1715, et si les Cameron n'avaient pas défendu Bonnie Prince Charlie, il n'y aurait pas eu la rébellion de 1745. Et voici – vision éphémère – John Du Cameron, sergent dans l'armée française, débarquant sur la côte écossaise pour participer à la révolte. Le dernier homme qu'on pendit en Grande-Bretagne pour jacobisme fut Archibald Cameron, qui était revenu de France, où il vivait jusque-là en exil, afin de récupérer l'or des Jacobites, qu'on disait enfoui sur les rives du Loch Arkaig. Le territoire du clan comprenait Loch Arkaig,



Janet Cameron et William White,
futurs parents de Kenneth,
en vacances sur l'île de Bute, 1935.

Glen Pean, Glen Dessary, Glen Nevis, Glen Loy, Loch Lochy, Loch Eil et Lochaber: « Adieu à Lochaber », comme dit la chanson. La devise du clan est « Unissez » (en gaélique, *Aonaibh richeile*), la plante de son blason le chêne et son slogan: « Fils de putes, venez un peu voir ici et vous allez morfler! »

À la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, bon nombre de Cameron quittèrent les Highlands pour descendre vers le sud, et mes ancêtres figurèrent sans doute parmi eux. Quant à mon grand-père Baldie (Archibald) Cameron, nous le trouvons en train de travailler dans une fonderie de Glasgow. Baldie, qui était loin d'être bête, occupa bientôt le poste de chef d'équipe de la fonderie, qu'il perdit à cause de la boisson. Comme chez mon grand-père paternel, il y avait chez lui de l'insatisfaction et de l'inquiétude. Un jour, son épouse rentra chez elle et découvrit qu'il avait vendu tout le mobilier, laissant une simple note pour dire qu'il était parti aux États-Unis. À peine débarqué à New York, il traversa tout le continent pour rejoindre San Francisco, où il comptait entamer une vie nouvelle. Mais l'Amérique lui plut beaucoup moins que prévu, il souffrit du mal du pays, se souvint sans doute qu'il avait laissé femme et enfants, si bien qu'il rentra en Écosse. Ce fut alors qu'il se mit à boire comme un trou, ce qui causa sa perte. Mary et lui eurent huit filles: Janet, Margaret, Mary, Nancy, Joan, Bessie, Ina, Lily, et un fils, Archie, qui tout jeune perdit un œil dans un accident à l'usine, puis devint un communiste zélé. À une certaine époque, "Joe" – c'est-à-dire Joseph Staline – fut presque un membre à part entière de la famille. Je n'en sais pas davantage sur mon grand-père maternel, car il mourut bien avant ma naissance et seul resta

de lui un portrait jaunissant sur le mur. Mais je sais que ma mère, la fille aînée, lui était très attachée et ne supportait pas la moindre critique concernant son géniteur. J'eus aussi l'impression qu'il y avait de nombreux conflits dans cette famille et que tout concourait pour faire de ma mère une personne très compliquée, affligée d'une névrose carabinée, qu'elle faisait de son mieux pour dissimuler par le silence. Je n'ai jamais réussi à lui soutirer la moindre confiance. Même lorsque je lui posais une question directe, elle prenait la tangente ou répondait que c'étaient seulement « des histoires de fantômes ». Un jour, elle me confia pourtant que, gamine à Pollokshaws, elle jouait souvent avec les enfants du révolutionnaire John Maclean, et qu'après avoir quitté l'école elle avait travaillé dans une usine de chemises des Shaws, comme couturière, et le détail qui me marqua le plus dans ses souvenirs d'ouvrière, un détail qu'elle-même n'avait jamais oublié, c'était que les filles travaillant aux machines à coudre se perçaient souvent les doigts avec l'aiguille. Elle abritait une violence qui se manifestait rarement au grand jour, mais quand elle lui donnait libre cours, c'était très spectaculaire. Je me rappelle qu'une fois, je devais avoir quatorze ans, je l'avais sans doute exaspérée et elle me poursuivit dans toute la maison en brandissant une hachette. J'avais beau savoir que cette hachette n'était pas très aiguisée, je me suis réfugié aux toilettes et j'ai tiré le loquet. Je ne crois pas réellement qu'elle m'aurait planté cette lame dans le crâne, mais qui sait, peut-être dans l'épaule. Ce qui est sûr, c'est que je vis cinq bons centimètres d'acier bleuté traverser le panneau de la porte des toilettes. Elle avait aussi certaines tendances suicidaires. Une fois au moins, mon père quitta la maison en catastrophe et découvrit son épouse debout au

bord de la jetée de Fairlie. Là encore, elle n'aurait sans doute pas sauté, mais mon père la connaissait suffisamment pour penser qu'elle l'aurait *peut-être* fait.

Au début des années trente, les Cameron avaient quitté Pollokshaws pour la banlieue « nouvelle » de Carnwadric. Cela m'impressionna moins que Crown Street et ses Blazes, mais alors même que j'écris « Carnwadric », je vois la rhubarbe pousser dans la terre noire du jardin, je goûte à la « soupe au persil » (des brins de persil plongés dans l'eau froide) que la fille d'au-dessus de chez nous préparait après que nous nous étions copieusement battus parmi les poubelles. Je me souviens aussi que mamie Cameron aimait les crèmes glacées (elle avait eu la vie dure et goûté à très peu de luxe). À l'automne, elle me demandait toujours quand j'allais lui rapporter un panier de mûres sauvages de la forêt de Fairlie pour qu'elle pût faire de la confiture. L'une de ses phrases préférées, qui m'a beaucoup plu, était : « J'ai plein de choses à faire et de repos à prendre – je crois que j vais commencer par le repos. »

Pendant ce temps-là, mon père essayait toujours de trouver moyen de s'éduquer. Pour cela, son lieu de prédilection fut Glasgow Green, le parc municipal qui longe la Clyde.

À l'époque, Glasgow Green était le cadre de toutes sortes de réunions : religieuses, littéraires, philosophiques, politiques. Willie White était en quête d'idées nouvelles, de noms, de titres de livres ; il hantait les librairies d'occasion de Renfield Street, où il acheta pour trois sous *Le Talon de fer* de Jack London, *Les Philanthropes déchiquetés* de Robert Tressell, *Le Don paisible* de Cholokhov. Il suivit ensuite les cours par correspondance du NCLC (National Council of Labour Colleges) pour étudier la politique, l'éco-

nomie et la philosophie. Glasgow où il passa son enfance était une ville en proie à la Dépression (l'industrie lourde locale en plein déclin). Mais si les hommes ne pouvaient plus travailler avec leurs mains, ils avaient d'autant plus de temps et d'espace pour faire travailler leur cerveau. Il exista alors quelque chose comme une université des rues, avec des discussions sur Marx et le matérialisme dialectique, sur Nietzsche, Stirner et Feuerbach, aux carrefours ou sur les collines en lisière de la ville, où des groupes de chômeurs se mirent à se promener pendant le week-end. Clydeside la Rouge naquit alors, l'un des lieux privilégiés du socialisme européen, avec des personnages marquants dont mon père me parlait souvent, comme Harry McShane et Manish Inwell, Willie Gallagher, Jimmy Maxton et le susmentionné John Maclean. Mon père lut beaucoup durant ses heures de travail, entre deux convois, surtout dans l'équipe de nuit, lorsque les trains étaient rares, très espacés, et que le silence régnait. À cette époque, longtemps avant les transistors et autres inventions techniques, les aiguilleurs étaient de grands lecteurs. Ils écumaient en premier les rayonnages de la gare, ils recouvraient le livre avec du papier, ils le lisaient, puis le remettaient comme neuf sur l'étagère. Ce qui me frappa d'emblée lorsque je m'intéressai aux livres de mon père, ce fut la présence des volumes rouges et fatigués du *Left Book Club*, fondé en 1936 dans l'euphorie due à la victoire du Front Populaire en France. Le premier titre de cette collection dirigée par Victor Gollancz, John Strachey et Harold Laski fut *France Today and the People's Front* (La France d'aujourd'hui et le Front Populaire) de Maurice Thorez. Et l'expression dont il concluait souvent ses lettres, *Vaya con Dios* (n'impliquant selon lui aucune foi religieuse,

il aimait simplement le son de ces mots) lui venait d'un livre de cette collection sur la guerre civile espagnole. Dès que je fus en âge de le faire, nous parlions souvent de Léon Blum, Daladier, Thorez et de cette alliance fragile qui, en France, unissait les radicaux, les sociaux-démocrates et les communistes (Staline avait dit à Thorez de faire profil bas); nous évoquions la lenteur britannique à prendre parti, quand avec la France la Grande-Bretagne aurait pu tuer l'hitlérisme dans l'œuf, le fiasco de Chamberlain à Munich, les événements en Belgique, l'affaire de Dantzig, la poche de Dunkerque, l'arrivée des nazis en France en juin 1940 et l'Exode...

Pour en revenir à moi, je suis né le 28 avril 1936 à 14 h 50, au numéro 353 de Florence Street, à Glasgow. Des années plus tard, une femme qui réalisa mon thème astral me dit qu'il se caractérisait surtout par une puissante angulation. L'ascendance était dans la Vierge, avec Mercure au sommet et Neptune montant; à l'opposé, Saturne rejoignait les Poissons. Dans les cieux inférieurs, un puissant Jupiter se tenait dans le Sagittaire et il y avait quatre planètes en Taureau, dans la maison du savoir et de l'errance.

J'ai été baptisé Kenneth John Dewar White. « Kenneth » peut-être à cause de la lignée MacKenzie de ma grand-mère, les MacKenzie étant bien sûr le clan Kenneth (mais, plus loin dans le passé, on s'est peut-être souvenu de Kenneth Alpin, des MacGregor). Tout là-haut à Inverness, au dix-huitième siècle, vécut un poète nommé Kenneth Mackenzie, qui fit peut-être partie de la famille de ma grand-mère. Jeune homme, il prit la mer, mais revint au pays en 1789, à l'âge de trente et un ans, pour devenir officier dans le 78^e régiment des Highlands. Encore plus tard, il fut receveur des postes dans une ville irlandaise. D'après Nigel MacNeill

(*The Literature of the Highlanders*), ses poèmes étaient « d'excellente qualité » et l'une de ses chansons devint un succès international: « Am Feile Preasach ». Dans son roman intitulé *Le Talisman*, Walter Scott nomme l'un de ses chevaliers errants Kenneth et lorsque le romancier Neil Gunn inventa un personnage pour retrouver la réalité perdue de l'Écosse, il l'appela Kenn.

Quant aux prénoms « John Dewar », ils me vinrent de mon grand-père paternel: John Hume Dewar White. Je n'ai par contre aucune idée de l'origine de ces Hume et de ces Dewar. J'aime à penser que le philosophe David Hume, d'Édimbourg et de Paris, ne fut pas étranger à l'affaire. Des John Dewar, j'en connais deux: l'un, distillateur de whisky; l'autre, jardinier travaillant sur les terres du château d'Inveraray, rassembla des contes traditionnels des Highlands (les « John Dewar Manuscripts » ont été édités, du moins en partie). Je me revendique des deux. J'ajouterai à cela qu'en gaélique le mot *dewar* signifie pèlerin, gardien de reliques, archiviste, et le premier domicile des Dewar fut à Cambuskenneth, aujourd'hui intégré à Stirling, une ville jumelée au village breton de Dol de Bretagne.

J'ai utilisé mon nom complet jusqu'à l'âge de dix-sept ans, au grand amusement de mon professeur de mathématiques à l'Ardrossan Academy (il m'aimait bien, j'étais assez fort dans sa matière), qui me posait ce genre de questions: « Eh bien, Kenneth John Dewar White, que pensez-vous de Pythagore? » J'ai ensuite envisagé de signer Kenneth Dewar White, mais cela sonnait comme si j'essayais de jouer à l'Anglo-Écossais au nom composé. J'ai donc fini par choisir le nom plus simple de Kenneth White.

Voilà pour le contexte et la généalogie. Comme je vois les choses, il y avait les vagabondages de mon grand-père et le socialisme de mon père, avec un zeste de danse et de musique sans cesse présent. Peut-être ai-je hérité quelques miettes de tout cela, avec un autre élément plus caché, venant de ma mère. Ce que j'ai fait de tous ces ingrédients constitue le sujet des chapitres qui suivent. Ainsi, comme l'affirment les vieux romans chinois, si vous voulez en savoir plus, poursuivez votre lecture. Sinon, eh bien, comme nous disions dans notre ville brumeuse, vous ne connaîtrez jamais les secrets de la navigation sur la Clyde.

II

LES RITES DE L'ENFANCE

Nous habitons Florence Street, dans le quartier de South Side. Mon père qualifiait souvent notre appartement de « minable clapier » ; ni lui ni ma mère ne l'aimaient. Ils le détestèrent encore plus quand ils furent cambriolés.

Mon père postula pour un poste d'aiguilleur à Neilston, dans la vieille compagnie G.B. & K. (Glasgow, Barrhead, Kilmarnock), et l'obtint. À Neilston, nous étions logés dans ce qu'on appelait la « maison du chef de gare », dont une partie nous fut louée par le chef de gare en personne, Bob MacRae. Cet homme avait travaillé aux guichets de la gare de Glasgow Central, mais son épouse avait nourri de grandes ambitions pour lui et elle l'avait poussé à demander ce poste de chef de gare. Il avait réussi les examens de justesse, sans comprendre grand-chose au fonctionnement des trains. Là, à Nielston, il réclamait sans arrêt l'aide de mon père.

« Allez, Willie, file-moi un coup de main, j'te revaudrai ça. » Et mon père, qui connaissait son affaire mais n'avait aucune ambition personnelle (en revanche il avait beaucoup d'ambition pour la société en général), lui rendait service. Un jour, néanmoins, où mon père ne travaillait pas et Bob était seul, les trains circulaient sur une seule voie, ce qui peut poser des problèmes difficiles, et Bob paniqua. Il fit n'importe quoi, si bien que l'express Thames-Clyde dérailla allègrement et abourra la nature environnante. Il n'y eut aucun blessé, mais

on renvoya Bob au guichet de la gare et il décéda peu de temps après.

La maison de Nielston me semblait immense et je m’y plaisais beaucoup. Un grand jardin l’entourait, couvert de plants de rhubarbe grands comme des parapluies, et des massifs de lupins multicolores poussaient de part et d’autre de la porte d’entrée. Je m’y sentais pleinement chez moi. Surtout quand mon père m’a acheté un chien, un beau golden retriever que nous appelions Tweedy, et une tortue antédiluvienne, appelée Mathusalem (Dieu seul sait comment je prononçais ça). J’avais un portrait en pied de Shirley Temple sur le mur de ma chambre, offert par une de mes tantes. Je ne me rappelle aucun des films que j’ai alors vus, d’habitude en compagnie de cette même tante, mais j’avais beaucoup d’affection pour le lion de la Metro-Goldwyn-Mayer et j’étais très impressionné par la Marche du Temps (informations projetées lors de chaque séance de cinéma). Je trouvais amusant de manger des bananes, l’American Soda était délicieux, tout comme l’Irn Bru de Barr¹, et je m’initiais aux subtilités de la langue et de la littérature.

On évoquait au printemps le *wee chookie-birdie*, tra la la, qui a pondu un œuf sur le rebord de la fenêtre², et en hiver on parlait d’un rouge-gorge affligé de problèmes de logement :

Le vent du nord soufflera et il neigera
Et que fera alors le pauvre rouge-gorge ?

1. Irn Bru (« le breuvage de fer ») est une boisson gazeuse écossaise, fabriquée par A.G. Barr, de Glasgow, souvent surnommée « l’autre boisson nationale de l’Écosse » – après le whisky. [NdT]

2. « Wee Chookie Birdie » (Le p’tit chookie chéri) est une comptine écossaise. [NdT]

Dans la grange il s'installera pour se tenir au chaud
Et se cacher la tête sous l'aile, pauvre chose.

Et puis il y avait le vaurien dépenaillé qui courait en cercles
sur les rochers, et une maison au loin sur laquelle la pluie
tombait, tombait, tombait sans cesse:

Pluie pluvieuse qui lappe et crépite
Épargne-moi s'il te plaît,
Va plutôt vers la maison de John o' Groats
Loin au-delà de la mer.

Ce que je ne comprenais pas très bien, c'était la guerre, même
si l'on avait construit un abri Anderson au fond du jardin, un
abri que nous rejoignons parfois en toute hâte, chaque fois
qu'on bombardait Clydebank. Une nuit, je m'en souviens, on
m'y transporta et Bob MacRae ba-ba-bafouilla : « Crénom,
cette fois c'est p-p-pour de bon, on est fi-fi-fi-fichus. »

Si mes parents s'étaient installés à Nielston, c'était dans
l'idée de partir encore plus loin dès que l'occasion se présenterait.
Début 1940, un poste se libéra à Fairlie Pier Junction,
au sud de la côte de l'Ayrshire. Mon père posa sa candidature
et, dix jours plus tard, il fut nommé à ce poste. D'abord
seul (il loua une chambre à Barney Thow, le charretier local),
mon père prit le temps nécessaire pour trouver un logement
décent destiné à une famille de trois personnes, avant de
donner à ma mère le signal de le rejoindre.

Je me rappelle très bien le soir où nous sommes arrivés à
Fairlie, ma mère et moi (père travaillait jusque très tard).
Il faisait noir comme dans un four tandis que nous descen-
dions la colline de la gare vers la grand-rue. Lorsque ma

mère alluma une lampe torche, une voix jaillit des ténèbres (l'un des auxiliaires de la protection civile) pour donner cet ordre sec : « Éteignez cette lumière ! » Un strict black-out était de rigueur.

J'avais quatre ans quand nous sommes arrivés à Fairlie et nous logions dans Baker's Lane, une rue qui démarrait très en pente, puis s'éloignait de la grand-rue en descendant, avec un virage de dernière minute, jusqu'au rivage rocheux couvert de varech. Nos voisins étaient les Goudie, et Dan Goudie, le boulanger, parlait différemment de mon père. Originaire d'Ayr, il disait des choses que je n'avais jamais entendues, comme « un 'tit soupçon d'sucre ». Il disait aussi « cha » au lieu de « ça », « ben plusse » à la place de « bien plus », et « je crois » il le prononçait « ch'croué ».

La Baker's Lane était un endroit formidable où jouer, mais le mieux c'était la boulangerie. Non seulement on pouvait regarder à l'intérieur depuis la rue, accroupi devant la fenêtre sale en demi-lune, voir la lueur rouge où la farine tourbillonnait, mais on pouvait y descendre. Ma mère m'y envoyait acheter des petits pains en début de matinée, avant l'ouverture officielle de la boutique, dont l'entrée se trouvait dans la grand-rue. On apportait son propre sac en papier (à cause de la guerre, il y avait pénurie de papier), on mettait son argent dans la boîte en fer et l'on y récupérait sa monnaie le cas échéant, puis on prenait ses petits pains sur le plateau tout chaud qui attendait là. Dan, le boulanger, debout derrière son plan de travail, façonnait les petits pains avec une boule de pâte dans chaque poing ou bien il reprenait de la pâte dans la machine qui mélangeait la farine et l'eau, puis l'on entendait d'abord *chlap... chlap... chlap*, ensuite *chllp... chllp... chllp*, ou il ouvrait le four qui vous tirait une longue

langue brûlante insaisissable, et il y glissait enfin le plateau des miches. Plus tard dans la journée, on pouvait acheter ces miches dans la boutique, des miches croustillantes, des *Paris Buns* et des gâteaux en forme de pain de sucre, étrangement nommés *dollyvardin*. Mary, qui servait au comptoir, chantonnait « porridge aux pois brûlant, porridge aux pois tout froid, porridge mijoté dix jours », et je craignais toujours qu'elle ne m'en propose, car je préférais les petits pains fourrés aux œufs brouillés. Nan, sa collègue de travail, fredonnait « fais chauffer la bouilloire et on boira tous du bon thé », ce qui semblait très bien, mais elle n'habitait pas Baker's Lane. Et de mon point de vue, quand on n'habitait pas Baker's Lane ou tout près, on était rayé de la carte.

Ce fut seulement au bout d'un an que, résidant toujours à Baker's Lane, je commençai à ressentir une attraction certaine pour les lieux éloignés. J'ai oublié où et quand j'ai d'abord entendu le nom « Honolulu », mais il m'a plu. Il arrivait bon deuxième derrière la Ur des Chaldéens. Et les terres s'étendant de l'autre côté de l'océan Atlantique me fascinaient. Un jour, je partis pour de bon vers la *Californy*, mais ne dépassai pas le haut de Baker's Lane, où je m'arrêtai en m'apercevant que j'avais oublié ma brosse à dents. Je retournai la chercher, puis, découvrant mes parents affreusement désespérés par mon départ, je décidai, par pure générosité mais avec un certain soulagement, de rester encore un peu en leur compagnie.

En dehors de la boulangerie, l'endroit qui m'impressionnait le plus durant ces premiers jours de mon existence était le poste d'aiguillage de mon père. Je l'ai entendu dire que c'était le plus beau poste sur lequel il ait jamais travaillé, équipé d'une trentaine de leviers, et doté d'une vue agréable

sur la route de la jetée. C'était un nœud ferroviaire très actif, surtout pendant la guerre, avec des navires charbonniers qui arrivaient régulièrement, et plus de deux mille caisses de harengs débarquant chaque matin sur le quai.

À cette époque, un poste d'aiguillage était toujours d'une propreté irréprochable et les employés passaient des heures à astiquer et astiquer encore les poignées des leviers. Un chiffon était accroché en permanence sur le frein du levier, pour qu'on ne serre jamais la poignée avec une main sale ou en sueur. On prenait le frein dans la main droite, on le serrait vers le haut, puis on poussait le levier en avant ou en arrière selon les besoins du moment. La poignée était en acier, la base sur laquelle elle était fixée était en fer noirci, tandis que les cloches disposées sur le panneau et grâce auxquelles on communiquait avec les autres postes étaient en cuivre ou en laiton. Tout cela d'une propreté étincelante, tout comme les vitres, toujours impeccablement nettoyées. À Fairlie Pier Junction, le mobilier du poste se résumait à un banc, un bureau où était posé l'énorme registre (chaque train qui passait, le moindre incident, y étaient scrupuleusement consignés), un poêle et une pendule de grand-père. Au dos de la porte de cette pendule figuraient les noms de tous les aiguilleurs ayant un jour travaillé dans ce poste, une liste que je trouvais très impressionnante. Tout autour des murs, des étagères accueillait les lampes à signaux, dont les volets mobiles émettaient des lumières rouges, vertes ou jaunes par temps de brouillard. J'enregistrais toutes ces informations. Ce fut dans ce poste d'aiguillage que j'appris à écrire, sur une ardoise accrochée au mur par mon père: « Je m'appelle Kenneth White. J'ai cinq ans. J'habite Fairlie, dans l'Ayrshire, en Écosse. »

À l'école primaire de Fairlie, une affiche montrait Moïse séparant les eaux de la mer Rouge avec son bâton : on voyait une grosse vague déferler gracieusement à l'écart de la tranchée. Cette énorme vague bleue me fascinait tandis que je m'appliquais pour perfectionner mes T et mes S dans mon cahier tout neuf (au fait, « six serpents sifflent et susurrent », juste au cas où vous auriez oublié cet exercice). Melle Murray avait ses petites astuces pour nous intéresser. Nous devions garder tous les bouchons argentés des bouteilles de lait (sans doute à cause de l'effort de guerre), qu'elle mettait à l'intérieur d'un chien en papier mâché dont la tête se dévissait. Quand le chien était plein, les fées venaient, elles vidaient l'animal de son contenu et y laissaient une pièce de six pence, qui servait ensuite à décorer la salle de classe. Cette pièce me faisait l'effet d'une trouvaille formidable, mais l'intervention des fées me laissait sceptique.

Il y avait à l'école deux équipes de football : l'équipe des grands et celle des petits, chacune ayant son terrain. Pour jouer dans l'équipe des grands (le directeur venait en personne assister aux matchs), il fallait avoir huit ans et réussir à ramper dans le Tunnel (un gros tuyau où coulait un volume d'eau variable selon les saisons, d'environ soixante centimètres de diamètre, long de sept ou huit mètres, qui passait sous la colline de l'école). À l'époque de Baker's Lane, je faisais partie de l'équipe des petits, je jouais au bus (si vous étiez contrôleur, vous mettiez une feuille de rhododendron dans la serrure de la porte avant de taper sur la poignée pour la poinçonner), je fabriquais du beurre en secouant furieusement une bouteille de lait pendant des heures, gravais mes initiales sur le mur de l'école, et somme toute m'amusais bien. Et puis, nous apprenions des chansons

comme « Coule doucement, bel Afton », une petite ritournelle à demi gaélique qui donnait quelque chose comme :

Eetil a doovil
eetila doo horo
eetil a doovil
voilà ce que l'on chante
ramassant des coques
sur les plages de l'île

et même un chant exotique venu d'Espagne :

Cristo mi salvador me gardera
me gardera, me gardera
Cristo mi salvador me gardera
me gardera, *siempre*.

Une chose qui me stupéfiait sans cesse, c'étaient les enfants anglais, fils et filles de dockers, de débardeurs et d'aconiers originaires de Weymouth et de Barrow-in-Furness, qu'on avait envoyés en Écosse pour participer à l'effort de guerre et travailler à Fairlie Pier. D'abord et avant tout, ils avaient des noms bizarres : Brian Wickenden, Godfrey Scadden... Et ils parlaient d'une manière vraiment étrange. Je me rappelle un gamin en particulier et un incident linguistique marquant. Un matin, il restait des bouteilles de lait et la maîtresse demanda à Godfrey Scadden s'il en voulait une. « Il ne me déplairait pas d'en prendre une », dit-il. Cette phrase me flanqua par terre. En pareilles circonstances, un jeune Écossais aurait tout simplement répondu, ainsi que la Bible le recommandait : Oui, ou Non, ou Peut-être : Oui, s'il vous

plaît, ou Non merci, si sa mère lui avait appris à le faire. Mais cette manière alambiquée, torve, de s'exprimer était pour moi nouvelle, et un peu inquiétante. J'hésitais entre le mépris pour ce super-civilisé et le sentiment d'être moi-même un peu rustre, grossier. Surtout, ce petit bonhomme, qui était mon rival en classe, savait écrire des mots comme *parlement* ou *gouvernement* dont j'ignorais l'orthographe. J'ai mis un certain temps à accepter le fait qu'on pût écrire le mot *island* (île) avec un s. Cet Anglais minuscule avait un sens de la civilité qui englobait même l'orthographe. Il gobait tout, sans poser de question.

L'école du dimanche aussi me plaisait bien, mais avec certaines réserves, car les commentaires sur le ciel et l'éternité me donnaient des cauchemars. Nuit après nuit, je me retrouvais là-bas dans l'Éternité (un long, long, long couloir de verre), les yeux baissés vers Baker's Lane et Fairlie, qui continuaient d'exister dans « le temps ordinaire » (selon mon expression), tout en sachant que plus jamais (dans la journée je trouvais difficile de concevoir « jamais », mais la nuit ça passait comme une lettre à la poste) je n'y séjournerai. Je me réveillais couvert d'une sueur glacée. J'avais aussi des problèmes lorsque je tentais de contacter Dieu, avec qui nous étions supposés communiquer tout le temps, en appel longue-distance et sans friture sur la ligne. Je n'arrivais jamais à bien me concentrer sur ce personnage. Non content de réciter les prières dont on nous serinait le charabia, j'essayais « d'entrer dedans » (selon l'expression que j'utilisais), j'inventais des prières de mon cru qui seraient peut-être plus efficaces que les premières. Mais même avec mes propres prières, le problème restait en l'état et je n'ai jamais réussi à entrer en contact avec le personnage divin.

C'était comme avec les fées de la maîtresse. Sauf qu'évidemment Dieu était plus important.

Ce que je préférais à l'école du dimanche, c'était ce que je tirais du Nouveau Testament à couverture rouge offert par mon père (il lui avait appartenu à l'époque où il avait été membre de la société religieuse des garçons de la fonderie de Glasgow) – des images comme le mont Hermon (la colline de la transfiguration), les ruines de Tyr, la mer de Galilée, Nazareth, la côte entre Tyr et Sidon, Jérusalem en hiver (« Et c'était à Jérusalem la fête de la consécration et c'était l'hiver »), le mont Sinaï, les collines de Judée, l'île de Patmos... J'aimais aussi les cantiques que nous chantions avant Noël :

N° 47: Ceci est arrivé à la clarté de minuit

N° 48: Ô petit village de Bethléem

N° 49: Douce nuit, sainte nuit

N° 50: Au cœur sombre de l'hiver

Aujourd'hui encore, lorsque je marche en forêt, surtout quand j'aperçois un buisson de houx ou une spirale de lierre, cette petite mélodie me revient en tête et fait renaître en moi toutes les sensations d'alors :

Le houx et le lierre,
quand tous deux ont bien poussé,
de tous les arbres du bois,
le houx porte la couronne.
Le lever du soleil, et la course du cerf
le jeu de l'orgue joyeux,
un doux chant dans le chœur...

Je n'en suis pas certain, mais ce chant me semble aussi païen que chrétien. M'attiraient alors les images de l'hiver, une affection pour le houx, le givre, la neige et les étoiles. Et puis, au-delà de la fête chrétienne, la beauté exotique de lieux comme le mont Sinaï ou l'île de Patmos. Je ressentais une émotion qui n'avait rien de religieux, du moins au sens de ce mot selon l'école du dimanche.

Cela dit, je lisais beaucoup la Bible. Nous avions un cours de catéchisme, avec une pédagogie hautement compétitive et super écossaise. Notre professeur, le pasteur en personne, nous donnait une citation et nous devions la replacer dans son contexte. J'excellais tellement à cet exercice que le prêtre crut que j'avais la vocation. Alors que j'étais seul avec lui dans la sacristie et qu'il endossait ses vêtements sacerdotaux, il me dit : « Kenneth, un jour tu feras la même chose que moi. » Je ne lui répondis pas que Dieu et moi étions brouillés. Ni que ses sermons ne m'inspiraient guère.

En fait, j'avais mis au point deux ou trois stratagèmes pour éviter de trop m'ennuyer pendant qu'il les prononçait. Je me perdais dans la contemplation de certain vitrail montrant un moine tenant un livre à la main et entouré de mouettes (j'appris plus tard qu'il s'agissait de Kentigern, *alias* Mungo, le saint patron de Glasgow), ou alors je regardais les cartes regroupées à la fin de la Sainte Bible dans la version autorisée du Roi Jacques : une carte de l'ancien monde, « montrant les campements probables des descendants de Noé », où la Méditerranée s'appelait Mer de Tarsis, où l'on pouvait errer en Scythie ou dans le pays d'Ismaël tout en haut de la mer Rouge, ou encore suivre les traces de Ham et Sem jusqu'à l'Inde et la Chine ; une carte de l'Arménie, de l'Assyrie, de la Mésopotamie, de Babylone et Galatia,



Le moine celtique Kentigern, vitrail de l'église de Saint-Paul fréquentée par Kenneth White enfant, village de Fairlie, Ayrshire, Écosse.

montrant les sites de Gaza, Tyr, Sidon, Antioche et les monts du Taurus; une carte de la Palestine, avec la Judée, Samarie, les plaines de Sharon, la Galilée, la Phénicie, le Jourdain, le mont Hermon, Damas, ainsi que Philadelphie en Asie Mineure et Abilene dans la chaîne du mont Hermon; une carte des voyages de saint Paul, depuis Jérusalem jusqu'à Thessalonique, *via* Rome et Antioche.

Je chantais très souvent à l'église et j'aimais ça, j'avais même une certaine réputation. Mais je pratiquais aussi beaucoup de chansons plus profanes, disons laïques. Lors de concerts de villages: « Quand le printemps couvre les arbres de vert... » À des camps de boy-scouts: « Dans la lueur du feu de tourbe... » Et à la radio. Ou plutôt avec la radio. C'était une petite entourloupe que je partageais avec Tommy Campbell, qui habitait les immeubles des cheminots. Nous écoutions beaucoup Bing Crosby: « Quand le bleu de la nuit rencontre l'aube du jour nouveau... », « Je rêve d'un Noël tout blanc... »; Frank Sinatra: « Une pour ma chérie et une pour la route »; et Hoagy Carmichael: « Ole Buttermilk Sky », « Hong Kong Blues », « Georgia On My Mind », « Stardust ». Les succès de Lewis et Young, les morceaux d'Irving Caesar, « After You've Gone » de Henry Cramer. J'étais secrètement amoureux de Lena Horne, surtout quand elle chantait « Honeysuckle Rose ». Mon copain et moi sommes même allés jusqu'à acheter les partitions avec les paroles à Largs. Je me cachais donc derrière la radio, Tommy l'allumait et j'interprétais « Ole Buttermilk Sky » ou « The Old Music Master ». Puis je sortais de ma cachette et Tommy prenait ma place. J'allumais la radio puis, à son tour, il faisait son numéro avec « Beautiful Dreamer » ou « Going My Way ». Chacun critiquait, très sérieusement, la performance de l'autre.

En dehors de l'école, il y avait les bandes. À l'époque j'appartenais à la bande de Bay Street, aussi fréquentée par quelques garçons de Weymouth habitant à Winton Place, le grand immeuble en grès rouge de Bay Street. Faire partie de la bande impliquait de construire des huttes sur le rivage avec du bois flotté, jouer au Levo, au Kick-the-Can ou au White Horse (soit frapper à la porte des gens et détalier en vitesse). Ça impliquait aussi de pêcher le congre et la roussette depuis la jetée; suivre les voies de chemin de fer au-delà du village et les traverses imprégnées de créosote dégageant au soleil une odeur forte qui me plaisait, jusqu'aux parterres de fleurs crémeux de Primrose Bank; rejoindre les marais autour de Black Rock et leur puanteur d'épaisse boue noire, pour cueillir des iris jaunes à la longue tige robuste. Et, bien sûr, se bagarrer avec les autres bandes (celles de Pier Road ou de Railway Buildings), armés de bâtons, de pierres, de frondes, d'arcs et de flèches.

Nous lisions aussi beaucoup de bandes dessinées, comme le *Wizard*, le *Rover*, le *Hotspur*, fascinés par des exploits qui nous poussaient à courir à travers la campagne, à soulever des poids ou à rester debout et nu dans le vent, à entrer dans la mer glacée sans hésiter une seconde et à continuer jusqu'à ce que l'eau nous monte au menton, avant de nous figer sur place pour tester notre endurance et nous endurcir.

En plus de tout cela, deux ou trois d'entre nous prenaient des cours de boxe. Un certain Jack Strachan qui, comme mes parents, avait quitté Glasgow pour s'installer à Fairlie, dispensait ses conseils dans un champ voisin de la route de Largs. Il me traitait de « fausse patte » – car je prenais naturellement une posture peu orthodoxe: le poing et le pied droits en avant. « Comme le gentleman Jim Corbett! »,

s'exclamait Jack en riant. J'ai seulement renoncé à la boxe quand j'ai découvert un livre du professeur Yukio Tani sur le jujitsu, un art martial qui m'a semblé plus subtil et deux fois plus efficace.

Et puis nous allions bien sûr beaucoup au cinéma, pour « nous payer une toile » selon l'expression consacrée d'alors. Il n'y avait pas de salle à Fairlie, mais trois à Largs : le Pavilion (*alias* le P'tit Piv ou la Pouillerie), le George et le plus prestigieux, car il y avait dans l'entrée une réplique de drakkar nordique, le Viking. J'ai sans doute vu dans ces salles des kilomètres et des kilomètres de celluloïd.

J'aimais surtout les westerns : les grands espaces, l'homme solitaire arrivant à une ville frontrière, puis en repartant... Je me souviens que, des années plus tard, j'ai confié à un ami new-yorkais que j'aimais beaucoup les westerns et qu'il a refusé de me croire. Il ne comprenait pas pourquoi un type intelligent pouvait s'intéresser aux westerns. En fait, nous ne parlions pas de la même chose. Pour lui, le mot « western » évoquait les films de série B qu'il voyait à la télévision, alors que ce même mot me rappelait tous ces films vus au Pavilion, au Viking ou au George, par exemple :

The Big Sky
Colorado Territory
The Far Country
West of Montana
Across the Wide
Missouri
Many Rivers to Cross
East of Wyoming
Along the Great Divide...

Je ne voyais pas que des westerns, je me ruais sur tous les films qui passaient. Mais une chose mérite qu'on s'y arrête. Je me rappelle très bien ma sensation en sortant du cinéma après la projection : j'avais perdu le contact avec le monde réel (je formulais les choses ainsi). Puis je parcourais à pied les cinq kilomètres séparant Largs de Fairlie afin de « me nettoyer les yeux ».

Le plus efficace pour « me nettoyer les yeux », c'était ce qu'on appelait alors les sciences naturelles. Cette matière figurant au programme de l'école primaire incluait une initiation à la géologie, à la biologie et à la botanique. Je m'y suis pris à ma façon. J'ai écumé tout l'arrière-pays du village, en prenant des notes.

« Nid de grive dans un buisson de houx, trois œufs, bleus mouchetés de noir ; nid de merle, deux œufs vert pâle tachés de rouge foncé ; nid de rouge-gorge sur un mur de lierre aux Falls ; troglodyte mignon, même endroit ; nid de moineau dans le tuyau d'évacuation, près de la grange à foin de la ferme Dalziel ; le champ derrière Black Rock, rempli de bruants jaunes ; nid-de-poule d'eau, avec onze œufs, dans les roseaux derrière les Bumps ; les premières hirondelles sont revenues aujourd'hui ; ce que Johnnie appelait une hirondelle est en fait un martinet, cet oiseau est trop petit pour être une hirondelle... »

J'adorais voir les faisans dans les bosquets de rhododendrons – leurs splendides battements d'ailes pour s'envoler, avant de planer longuement. Et je n'oublierai jamais le chaud soleil printanier dissipant la brume entre les sapins et sur le bassin d'eau brune où de longues herbes et des champignons voisinaient avec des masses gélatineuses d'œufs de grenouille, que je voyais se métamorphoser peu à peu en gros têtards noirs

et trapus qui se tortillaient. De jour comme de nuit, j'étais souvent en forêt. Surtout la nuit, parmi tous ces chuchotements, j'avais la chair de poule et des frissons de la tête aux pieds en voyant les yeux jaunes de quelque animal m'observant dans les ténèbres.

Apprenant la nouvelle de la fin de la guerre (elle nous avait seulement touchés à cause de quelques explosions en amont du fleuve, plus près de Glasgow, et d'une rumeur : deux pilotes allemands avaient sauté en parachute et se terraient dans les bois comme des bêtes sauvages), nous avons défilé dans tout le village en agitant des cloches et des lanternes, et en chantant : « Les lumières se rallument dans le monde entier ».

Après la guerre, le village s'est un peu calmé. Les enfants évacués à cause des bombardements sont retournés dans leurs villes. À l'école, Melle McGlashan, une femme de haute taille, que nous surnommions Lampie, rentra à Glasgow, bientôt remplacée par Melle Gilmore, que nous surnommions Mirettes. Les familles des dockers anglais retournèrent à Weymouth et Barrow-in-Furness. C'est aussi vers cette époque (je devais avoir dix ans) que nous avons quitté Baker's Lane et le petit appartement très sombre que nous occupions au centre du village, pour nous installer à Allanton Park Terrace, une rangée massive d'immeubles en pierre grise dans Pier Road, pile sur le rivage.

Quelques centaines de mètres seulement séparaient Baker's Lane et Allanton Park Terrace, mais c'était un autre monde, beaucoup plus connecté à la mer. J'avais bien sûr déjà joué sur la grève, près de la jetée, parmi les rochers, mais à Terrace la mer était une présence continue. Elle allait avec notre nouveau logement comme la boulangerie avait été partie prenante de l'ancien.